

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, 1752 < édition Hatier, Classiques & Cie, Lycée

Parcours : « un nouvel univers s'est offert à mes yeux ».

Objet d'étude : **La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle**

<https://www.education.gouv.fr/bo/2024/Hebdo30/MENE2418442N>

Parcours : « un nouvel univers s'est offert à mes yeux ».

Essais, Montaigne, chapitre 31, Des cannibales*, 1580

*noms donnés par les Français aux Tupinamba à leur arrivée au Brésil en 1557, lors de l'expédition de Villegagnon.

Montaigne rencontre trois Amérindiens, alors qu'il est invité par les ministres du roi Charles IX qui n'a que douze ans, pour l'accompagner sur le siège de Rouen, repris aux protestants, en 1562. Le chef des Indiens s'étonne du physique ingrat du roi Charles IX et de la pauvreté de la population. Montaigne, témoin de la scène, entame sa réflexion sur la relativité du jugement et des valeurs. De cette réflexion, il écrit deux chapitres de ses Essais, le livre de sa vie, en 1580, qui influence toute la pensée occidentale, un sur la mise en cause de la barbarie : « Des cannibales », l'autre sur la mise en cause de la colonisation des Espagnols en Amérique : « Des cochés ». Cette réflexion sera poursuivie par les philosophes des lumières au XVIII^e siècle (Montesquieu, Diderot, etc..) et par les ethnologues (ethnologie = étude des peuples) du XX^e siècle (Lévi-Strauss).

1	Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissé piper au désir de la nouveauté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, furent à Rouen, du
5	temps que leur feu roi Charles neuvième y était. Le Roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un en demanda à leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable ; ils répondirent trois choses, d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes,
10	portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisisse plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient
15	mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.
20	Je parlai à l'un deux fort longtemps ; mais j'avais un truchement qui me suivait si mal et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir. Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ; de combien d'hommes il était suivi, il me montra un espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en un tel espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes ; si, hors la guerre, toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait
25	cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise.
	Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent point de hauts-de-chausses !

Essais, Montaigne, chapitre 31, Des cannibales, 1580*

1	Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en
---	---

5	a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usages du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu.
10	Et si pourtant, la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées là sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions que nous l'avons du tout étouffée.
15	Si est-ce que, partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises. Et veniunt ederae sponte sua melius Surgit et in solis formosior arbutus antris Et volucres nulla dulcius arte canunt. « Et le lierre vient mieux de lui-même Et l'arbousier croît plus beau dans les lieux solitaires, Et les oiseaux, sans art, ont un chant plus doux. » Properce, <i>Élégies</i> , I, 2, 10.

Essais, Montaigne, chapitre 6, Des coches, 1580.

Dans ce passage de ses Essais, Montaigne se fonde sur les témoignages qu'il a lus pour critiquer le comportement des conquérants européens dans le Nouveau Monde.

1	La plupart de leurs réponses et des négociations faites avec eux ¹ montrent que [ces hommes] ne nous étaient nullement inférieurs en clarté d'esprit naturelle et en justesse [d'esprit]. La merveilleuse magnificence des villes de Cusco ² et de Mexico et, parmi beaucoup d'autres choses semblables, le jardin de ce roi, où tous les arbres, les fruits et toutes les herbes, selon
5	l'ordre et la grandeur qu'ils ont dans un jardin [normal], étaient excellemment façonnés en or, comme, dans son cabinet ³ , tous les animaux qui naissaient dans son État et dans ses mers, et la beauté de leurs ouvrages en joaillerie, en plume, en coton, dans la peinture, montrent qu'ils ne nous étaient pas non plus inférieurs en habileté. Mais en ce qui concerne la dévotion,
10	l'observance des lois, la bonté, la libéralité ⁴ , la franchise, il a été très utile pour nous de ne pas en avoir autant qu'eux. Ils ont été perdus par cet avantage et se sont vendus et trahis eux-mêmes. Quant à la hardiesse et au courage, quant à la fermeté, la résistance, la résolution contre les douleurs et la faim et la mort, je ne craindrais pas d'opposer les exemples que je trouverais parmi eux aux plus fameux exemples anciens que nous ayons dans les recueils de
15	souvenirs de notre monde de ce côté-ci [de l'Océan]. Car, que ceux qui les ont subjugués suppriment les ruses et les tours d'adresse dont ils se sont servis pour les tromper, et l'effroi bien justifié qu'apportait à ces peuples-là le fait de voir arriver aussi inopinément des gens barbus, différents d'eux par le langage, la religion, par l'aspect extérieur et le comportement, venant d'un endroit du monde où ils n'avaient jamais imaginé qu'il y eût des habitants, quels
20	qu'ils fussent, [gens] montés sur de grands monstres inconnus, contre eux qui non seulement n'avaient jamais vu de cheval mais même bête quelconque dressée à porter et à avoir sur son dos un homme ou une autre charge, munis d'une peau luisante et dure ⁵ et d'une arme [offensive] tranchante et resplendissante, contre eux qui, contre la lueur qui les émerveillait d'un miroir ou d'un couteau, échangeaient facilement une grande richesse en or et en perles, et
25	qui n'avaient ni science ni matière grâce auxquelles ils pussent, même à loisir, percer notre

30	acier ; ajoutez à cela les foudres et les tonnerres de nos pièces [d'artillerie] et de nos arquebuses, capables de troubler César lui-même, si on l'avait surpris avec la même inexpérience de ces armes, et [qui étaient employées] à ce moment contre des peuples nus, sauf aux endroits où s'était faite l'invention de quelque tissu de coton, sans autres armes, tout au plus, que des arcs, des pierres, des bâtons et des boucliers de bois ; des peuples surpris, sous une apparence d'amitié et de bonne foi, par la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues : mettez en compte, dis-je, chez les conquérants cette inégalité, vous leur ôtez toute la cause de tant de victoires.
----	--

Notes

- 1- Il s'agit des peuples indiens d'Amérique du Sud victimes des conquérants européens.
- 2- Cusco, alors capitale du Pérou.
- 3- Cabinet : bureau.
- 4- Libéralité : générosité.
- 5- Peau luisante et dure : il s'agit de l'armure.

Essais, Montaigne, « Des coches », 1580

Le chapitre « Des coches » insiste sur les ravages commis par les Espagnols. On est davantage dans la dénonciation de la colonisation. Montaigne nous présente le nouveau monde comme si c'était un enfant et il va filer la métaphore tout au long du texte. Son deuxième argument consiste à prétendre que la civilisation européenne va corrompre ce nouveau monde, discours avant-gardiste puisqu'on sait qu'il ne restera rien des civilisations Inca, Maya et Aztèque.

1	Notre monde vient d'en trouver un autre (et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères, puisque les Démons, les Sibylles, et nous, avons ignoré celui-ci jusqu'à cette heure ?) non moins grand, plein, et membru que lui : toutefois si nouveau et si enfant, qu'on lui apprend son a, b, c ; il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni blés, ni vignes. Il était encore tout nu, au giron, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice. Si nous concluons bien de notre fin, et ce poète de la jeunesse de son siècle, cet autre monde ne fera qu'entrer en lumière, quand le nôtre en sortira. L'univers tombera en paralysie ; l'un membre sera perclus, l'autre en vigueur.
5	
10	Bien crains-je que nous aurons bien fort hâté sa déclinaison et sa ruine par notre contagion, et que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'était un monde enfant ; si ne l'avons-nous pas fouetté et soumis à notre discipline par l'avantage de notre valeur et forces naturelles, ni ne l'avons pratiqué par notre justice et bonté, ni subjugué par notre magnanimité. La plupart de leurs réponses, et des négociations faites avec eux, témoignent qu'ils ne nous devaient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence.
15	L'épouvantable magnificence des villes de Cusco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce Roi, où tous les arbres, les fruits et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, étaient excellemment formées en or ; comme en son cabinet, tous les animaux qui naissaient en son état et en ses mers ; et la beauté de leurs ouvrages, en pierrerie, en plume, en coton, en la peinture, montrent qu'ils ne nous cédaient non plus en
20	l'industrie. Mais quant à la dévotion, observance des lois, bonté, libéralité, loyauté, franchise, il nous a bien servi de n'en avoir pas tant qu'eux ; ils se sont perdus par cet avantage, et vendus, et trahis eux-mêmes.

Essais, Montaigne, « Des coches », 1580

1	En côtoyant la mer à la quête de leurs mines, aucuns Espagnols prirent terre en une contrée
---	---

5	fertile et plaisante, fort habitée, et firent à ce peuple leurs remontrances accoutumées : Qu'ils étaient gens paisibles, venant de lointains voyages, envoyés de la part du roi de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le pape, représentant Dieu en terre, avait donné la principauté de toutes les Indes ; que s'ils voulaient lui être tributaires, ils seraient très bénignement traités ; leur demandaient des vivres pour leur nourriture, et de l'or pour le besoin de quelque médecine ; leur remontraient au demeurant la créance d'un seul Dieu et la vérité de notre religion, laquelle ils leur conseillaient d'accepter, y ajoutant quelques menaces.
10	La réponse fut telle : Que, quant à être paisibles, ils n'en portaient pas la mine, s'ils l'étaient ; quant à leur Roi, puisqu'il demandait, il devait être indigent et nécessaire ; et celui qui lui avait fait cette distribution, homme aimant dissension, d'aller donner à un tiers chose qui n'était pas sienne, pour le mettre en débat contre les anciens possesseurs ; quant aux vivres, qu'ils leur en fourniraient ; d'or, ils en avaient peu, et que c'était chose qu'ils mettaient en nulle estime, d'autant qu'elle était inutile au service de leur vie, là où tout leur soin
15	regardait seulement à la passer heureusement et plaisamment ; pourtant, ce qu'ils en pourraient trouver, sauf ce qui était employé au service de leurs dieux, qu'ils le prissent hardiment ; quant à un seul Dieu, le discours leur en avait plu, mais qu'ils ne voulaient changer leur religion, s'en étant si utilement servis si longtemps, et qu'ils n'avaient accoutumé prendre conseil que de leurs amis et connaissant ; quant aux menaces, c'était signe de faute
20	de jugement d'aller menaçant ceux desquels la nature et les moyens étaient inconnus. Ainsi qu'ils se dépêchassent promptement de vider leur terre, car ils n'étaient pas accoutumés de prendre en bonne part les honnêtetés et remontrances de gens armés, et étrangers ; autrement, qu'on ferait d'eux comme de ces autres, leur montrant les têtes d'aucuns hommes justiciés autour de leur ville. Voilà un exemple de la balbutie de cette enfance.

Histoire d'un voyage en terre de Brésil, Jean de Léry, 1578

Montaigne écrit ces deux chapitres concernant les Amérindiens en s'inspirant du récit de voyages et d'aventures de Léry, parti cordonnier sur l'un des navires pour le Brésil et revenu romancier. Il décrit, avec beaucoup d'humour, sa rencontre enchantée avec les Indiens Tupinamba.

1	Combien que ¹ nos Tupinambas reçoivent fort humainement les étrangers amis qui les vont visiter, si est-ce néanmoins ² que les Français et autres de par deçà ³ qui n'entendent pas leur langage se trouvent du commencement ⁴ merveilleusement étonnés parmi eux. Et de ma part,
5	la première fois que je les fréquentai, qui fut trois semaines après que nous fûmes arrivés en l'île de Villegagnon, qu'un truchement ⁵ me mena avec lui en terre ferme en quatre ou cinq villages : quand nous fûmes arrivés au premier, nommé Yabouraci en langage du pays, et par
10	les Français Pépin (à cause d'un navire qui y chargea une fois, le maître duquel se nommait ainsi), qui n'était qu'à deux lieues de notre fort, me voyant tout incontinent ⁶ environné de sauvages, lesquels me demandaient : « Marapé-dereré, marapé-dereré ? », c'est-à-dire : « Comment as-tu nom, comment as-tu nom ? » (à quoi pour alors je n'entendais que le haut allemand ⁷) et, au reste, l'un ayant pris mon chapeau qu'il mit sur sa tête, l'autre mon épée et
15	ma ceinture qu'il ceignit sur son corps tout nu, l'autre ma casaque qu'il vêtit, eux, dis-je, m'étourdissant de leurs crieries ⁸ et courant de cette façon parmi leur village avec mes hardes, non seulement je croyais avoir tout perdu, mais aussi je ne savais où j'en étais. Mais comme l'expérience m'a montré plusieurs fois depuis, ce n'était que faute de savoir leur manière de
	faire : car faisant le même ⁹ à tous ceux qui les visitent, et principalement à ceux qu'ils n'ont point encore vus, après qu'ils se sont ainsi un peu joués des besognes ¹⁰ d'autrui, ils rapportent et rendent le tout à ceux à qui elles appartiennent. Là-dessus, le truchement m'ayant averti qu'ils désiraient surtout de savoir mon nom, mais que de leur dire Pierre, Guillaume ou Jean,

20	eux ne les pouvant prononcer ni retenir (comme de fait au lieu de dire Jean ils disaient Nian), il me fallait accommoder de leur nommer quelque chose qui leur fût connue : cela, comme il me dit, étant si bien venu à propos que mon surnom ¹¹ , Léry, signifie une huître en leur langage, je leur dis que je m'appelais Léryoussou, c'est-à-dire une grosse huître. De quoi eux se tenant bien satisfaits, avec leur admiration Teh ¹² ! se prenant à rire, dirent : « Vraiment voilà
25	un beau nom et nous n'avions point encore vu de Mair, c'est-à-dire Français, qui s'appelât ainsi. » Et de fait, je puis assurément dire que jamais Circé ne métamorphosa homme en une si belle huître, ni qui discourut si bien avec Ulysse ¹³ que j'ai depuis ce temps-là fait avec nos sauvages. Sur quoi faut noter qu'ils ont la mémoire si bonne, qu'aussitôt que quelqu'un leur a une fois dit son nom, quand par manière de dire, ils seraient cent ans après sans le revoir, ils
30	ne l'oublieront jamais.

Notes

- 1- Combien que : bien que.
- 2- Autres de par deçà : désigne ici les Européens.
- 3- Si est-ce néanmoins que : il est certain néanmoins que.
- 4- Du commencement : au commencement.
- 5- Truchement : interprète qui connaît la langue des Tupinambas.
- 6- Tout incontinent : immédiatement.
- 7- Je n'entendais que le haut allemand : je ne comprenais rien.
- 8- Crieries : criailleries.
- 9- Le même : la même chose.
- 10- Besognes : affaires, objets.
- 11- Surnom : nom de famille.
- 12- Avec leur admiration Teh ! : les Tupinambas expriment leur admiration par l'interjection Teh ! et se mettent à rire.
- 13- A la Renaissance, assimiler les voyageurs à Ulysse est courant, Ulysse étant le héros voyageur de l'Odyssée, à la différence près que Léry fait, ici, la comparaison avec les compagnons d'Ulysse transformés en porcs par Circé.

Lettres persanes, Montesquieu, « Rica au même. A Smyrne. » Lettre 30, 1721

Vingt-six ans avant les Lettres d'une Péruvienne, en 1721, « un nouvel univers s'est offert à mes yeux » est aussi le fil conducteur des lettres que ces deux Persans imaginés par Montesquieu. Usbek et Rica, venus en France, après une instabilité politique dans leur pays, écrivent à leurs compatriotes restés en Perse* ou s'écrivent entre eux deux, quand ils sont séparés.*

**la Perse du XVIIIe correspondait à peu près à l'Iran actuel.*

1	Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent
5	lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable ! Je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.
10	Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à la charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement.

15	Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais, si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : Ah ! ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien
20	extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? A Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.

Montesquieu, *Lettres persanes*, « Rica à *** », lettre 28, 1721

En 1721, Montesquieu imagine deux Persans en visite à Paris, et conduit l'un d'eux, Rica, au théâtre. Cette découverte va lui permettre de lui faire critiquer une société qui lui paraît bien futile.

1	Je vis hier une chose assez singulière, quoiqu'elle se passe tous les jours à Paris. Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après-midi, et va jouer une espèce de scène, que j'ai entendu appeler comédie. Le grand mouvement est sur une estrade, qu'on nomme le théâtre ¹ . Aux deux côtés, on voit, dans de petits réduits, qu'on nomme loges, des hommes et des
5	femmes qui jouent ensemble des scènes muettes, à peu près comme celles qui sont en usage en notre Perse. Ici, c'est une amante affligée, qui exprime sa langueur ² ; une autre, plus animée, dévore des yeux son amant, qui la regarde de même ; toutes les passions sont peintes sur les visages, et exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en est que plus vive. Là, les actrices ne
10	paraissent qu'à demi-corps ³ ; et ont ordinairement un manchon ⁴ , par modestie, pour cacher leurs bras. Il y a, en bas, une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le théâtre ; et ces derniers rient, à leur tour, de ceux qui sont en bas. Mais ceux qui prennent le plus de peine, sont quelques gens, qu'on prend pour cet effet dans
15	un âge peu avancé, pour soutenir la fatigue. Ils sont obligés d'être partout ; ils passent par des endroits qu'eux seuls connaissent, montent avec une adresse surprenante d'étage en étage ; ils sont en haut, en bas, dans toutes les loges ; ils plongent, pour ainsi dire ; on les perd, ils reparaissent ; souvent ils quittent le lieu de la scène, et vont jouer dans une autre. On en voit même qui, par un prodige qu'on n'aurait espérer de leurs béquilles ⁵ , marchent, et vont comme les autres. Enfin on se rend à des salles ⁶ où l'on joue une comédie particulière : on commence
20	par des révérences, on continue par des embrassades : on dit que la connaissance la plus légère met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il semble que le lieu inspire de la tendresse. En effet, on dit que les princesses ⁷ , qui y règnent, ne sont point cruelles ; et, si on excepte deux ou trois heures du jour, où elles sont assez sauvages, on peut dire que, le reste du temps, elles sont traitables ⁸ , et que c'est une ivresse qui les quitte aisément.

Notes

1. Le théâtre = la scène

2. langueur, au XVIIe siècle on désignait ainsi le mal mystérieux qui atteignait certaines femmes ; on y voit aujourd'hui l'ancêtre de la dépression ou d'un véritable mal-être, peu pris en compte à l'époque

3. à mi-corps

4. le manchon est l'accessoire de mode en fourrure dans lequel on mettait ses mains au chaud

5. canne, à l'époque il était de bon ton de marcher avec une canne. Cela faisait très distingué.

6. théâtre particulier ou privé

7. les actrices

8. agréables

Montesquieu, *Lettres persanes*, 1721, Lettre XXIV. Rica à Ibben. À Smyrne

Dans cette première lettre envoyée de Paris par Rica, ce dernier en profite pour fustiger le pouvoir absolu de Louis XIV.

1	Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes: je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.
5	Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées. D'ailleurs ce roi est un grand magicien: il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets; il
10	les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et
15	la puissance qu'il a sur les esprits.
	Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner: il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape: tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espèce.
20	Et, pour le tenir toujours en haleine et ne point lui laisser perdre l'habitude de croire, il lui donne de temps en temps, pour l'exercer, de certains articles de croyance.

La controverse de Valladolid, Jean-Claude Carrière, 1992

Au milieu du XVI^e siècle, une prise de conscience a lieu au niveau des grandes instances dirigeantes (le roi d'Espagne Charles Quint et le pape) quant à leur responsabilité dans le massacre des Amérindiens. Un grand débat est alors organisé (une controverse) entre deux dignitaires catholiques représentant les deux camps : Sepulveda défend les colonisateurs, Las Casas défend les Amérindiens. Carrière, auteur du XXI^e siècle, se saisit du sujet pour en faire un roman historique, lors du cinq-centième anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, puis une pièce de théâtre. Il s'agit ici d'un extrait du roman.

1	- Éminence, les habitants du Nouveau Monde sont des esclaves par nature. En tout point conformes à la description d'Aristote.
	- Cette affirmation demande des preuves, dit doucement le prélat.
5	Sépulvéda n'en disconvient pas. D'ailleurs, sachant cette question inévitable, il a préparé tout un dossier. Il en saisit le premier feuillet.
	- D'abord, dit-il, les premiers qui ont été découverts se sont montrés incapables de toute initiative, de toute invention. En revanche, on les voyait habiles à copier les gestes et les attitudes des Espagnols, leurs supérieurs. Pour faire quelque chose, il leur suffisait de regarder un autre l'accomplir. Cette tendance à copier, qui s'accompagne d'ailleurs d'une réelle ingéniosité dans l'imitation, est le caractère même de l'âme esclave. Ame
10	d'artisan, âme manuelle pour ainsi dire.
	- Mais on nous chante une vieille chanson ! s'écrie Las Casas. De tout temps les envahisseurs, pour se justifier de leur mainmise, ont déclaré les peuples conquis indolents, dépourvus, mais très capables d'imiter ! César racontait la même chose des Gaulois qu'il asservissait ! Ils montraient, disait-il, une étonnante habileté pour copier les techniques romaines ! Nous ne pouvons pas retenir ici cet argument ! César s'aveuglait volontairement sur la vie
15	véritable des peuples de la Gaule, sur leurs coutumes, leurs langages, leurs croyances et même leurs outils ! Il ne voulait pas, et par conséquent ne pouvait pas voir tout ce que cette vie offrait d'original. Et nous faisons de même : nous ne voyons que ce qu'ils imitent de nous ! Le reste, nous l'effaçons, nous le détruisons à jamais, pour

	dire ensuite : ça n'a pas existé ! Le cardinal, qui n'a pas interrompu le dominicain, semble attentif à cette argumentation nouvelle, qui s'intéresse
20	aux coutumes des peuples. Il fait remarquer qu'il s'agit là d'un terrain de discussion des plus délicats, où nous, risquons d'être constamment ensorcelés par l'habitude, prise depuis l'enfance, que nous avons de nos propres usages, lesquels nous semblent de ce fait très supérieurs aux usages des autres.
25	- Sauf quand il s'agit d'esclaves-nés, dit le philosophe. Car on voit bien que les Indiens ont voulu presque aussitôt acquérir nos armes et nos vêtements. - Certains d'entre eux, oui sans doute, répond le cardinal. Encore qu'il soit malaisé de distinguer, dans leurs motifs, ce qui relève d'une admiration sincère ou de la simple flagornerie. Quelles autres marques d'esclavage naturel avez-vous relevées chez eux ? Sépulvéda prend une liasse de feuillets et commence une lecture faite à voix plate, comme un compte rendu
30	précis, indiscutable : - Ils ignorent l'usage du métal, des armes à feu et de la roue. Ils portent leurs fardeaux sur le dos, comme des bêtes, pendant de longs parcours. Leur nourriture est détestable, semblable à celle des animaux. Ils se peignent grossièrement le corps et adorent des idoles affreuses. Je ne reviens pas sur les sacrifices humains, qui sont la marque la plus haïssable, et la plus offensante à Dieu, de leur état.
35	Las Casas ne parle pas pour le moment. Il se contente de prendre quelques notes. Tout cela ne le surprend pas. - J'ajoute qu'on les décrit stupides comme nos enfants ou nos idiots. Ils changent très fréquemment de femmes, ce qui est un signe très vrai de sauvagerie. Ils ignorent de toute évidence la noblesse et l'élévation du beau sacrement du mariage. Ils sont timides et lâches à la guerre. Ils ignorent aussi la nature de l'argent et n'ont aucune idée de la valeur respective des choses. Par exemple, ils échangeaient contre de l'or le verre cassé des barils.
40	- Eh bien ? s'écrie Las Casas. Parce qu'ils n'adorent pas l'or et l'argent au point de leur sacrifier corps et âme, est-ce une raison pour les traiter de bêtes ? N'est-ce pas plutôt le contraire ? - Vous déviez ma pensée, répond le philosophe. - Et pourquoi jugez-vous leur nourriture détestable ? Y avez-vous goûté ? N'est-ce pas plutôt à eux de dire ce qui leur semble bon ou moins bon ? Parce qu'une nourriture est différente de la nôtre, doit-on la trouver répugnante ?
45	- Ils mangent des œufs de fourmi, des tripes d'oiseau... - Nous mangeons des tripes de porc ! Et des escargots ! - Ils se sont jetés sur le vin, dit Sépulvéda, au point, dans bien des cas, d'y laisser leur peu de raison. - Et nous avons tout fait pour les y encourager ! Mais ne vous a-t-on pas appris, d'un autre côté, qu'ils cultivent des fruits et des légumes qui jusqu'ici nous étaient inconnus ? Et que certains de leurs tubercules sont délicieux ?
50	Vous dites qu'ils portent leurs fardeaux sur le dos : Ignorez-vous que la nature ne leur a donné aucun animal qui pût le faire à leur place ? Quant à se peindre grossièrement le corps, qu'en savez-vous ? Que signifie le mot "grossier" ? - Frère Bartolomé, dit le légat, vous aurez de nouveau la parole, aussi longtemps que vous voudrez. Rien ne sera laissé dans l'ombre, je vous l'assure. Mais pour le moment, restez silencieux.

Tristes Tropiques, Claude Lévi-Strauss, 1955

Lors d'une expédition au Brésil, en 1938, l'ethnologue Claude Lévi-Strauss a partagé la vie quotidienne d'un peuple indien, les Nambikwara.

1	Pour moi, qui les ai connus à une époque où les maladies introduites par l'homme blanc les avaient déjà décimés, mais où – depuis des tentatives toujours humaines de Rondon ¹ – nul n'avait entrepris de les soumettre, je voudrais oublier cette description navrante ² et ne rien conserver dans la mémoire, que ce tableau repris de mes carnets de notes où je le griffonnai
5	une nuit à la lueur de ma lampe de poche : « Dans la savane obscure, les feux de campement brillent. Autour du foyer, seule protection contre le froid qui descend, derrière le frêle paravent de palmes et de branchages hâtivement planté dans le sol du côté d'où on redoute le vent ou la pluie ; auprès des hottes emplies des pauvres objets qui constituent toute une richesse terrestre ; couchés à même la terre qui s'étend alentour, hantée par d'autres bandes
10	également hostiles et craintives, les époux, étroitement enlacés, se perçoivent comme étant l'un pour l'autre le soutien, le réconfort, l'unique secours contre les difficultés quotidiennes et la mélancolie rêveuse qui, de temps à autre, envahit l'âme nambikwara. Le visiteur qui, pour la première fois, campe dans la brousse avec les Indiens, se sent pris d'angoisse et de pitié devant le spectacle de cette humanité si totalement démunie ; écrasée, semble-t-il, contre le
15	sol d'une terre hostile par quelque implacable cataclysme ; nue, grelottante auprès des feux vacillants. Il circule à tâtons parmi les broussailles, évitant de heurter une main, un bras, un torse, dont on devine les chauds reflets à la lueur des feux. Mais cette misère est animée de chuchotements et de rires. Les couples s'étreignent comme dans la nostalgie d'une unité perdue ; les caresses ne s'interrompent pas au passage de l'étranger. On devine chez tous une
20	immense gentillesse, une profonde insouciance, une naïve et charmante satisfaction animale, et, rassemblant ces sentiments divers, quelque chose comme l'expression la plus émouvante et la plus véridique de la tendresse humaine. »

Notes

1- Rondon (1865-1958), explorateur brésilien qui tenta d'adapter les Indiens à la vie moderne tout en cherchant à préserver leurs mœurs et coutumes.

2- Lévi-Strauss vient de lire un compte-rendu ethnologique indiquant que la situation de la tribu dont il avait partagé la vie quinze ans auparavant s'est extrêmement dégradée.

Rouge Brésil, Christophe Ruffin, 2001, Prix Goncourt

Just et Colombe sont tous les deux frère et sœur, âgés d'une dizaine d'années, au début du roman. Ils embarquent sur l'un des navires du roi Henri II, lors de l'expédition que mène Villegagnon du Havre au Brésil, en 1555, pour aller y construire une colonie française protestante. L'idée est qu'embarquer de jeunes enfants à l'esprit malléable permettra aux autorités françaises d'avoir sur place des traducteurs tout trouvés car ils s'imprégneront très facilement de la langue des Indiens. Arrivés sur place, les enfants vont très vite sympathiser avec de jeunes Amérindiens. Dans l'extrait, ils assistent de loin à une scène de cannibalisme, qui choque la jeune Colombe. Ses compagnons indiens sauront-ils lui expliquer que cette coutume n'est pas plus barbare qu'une autre ? Cf Montaigne « Sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage », Livre I. chap 31, « Des cannibales »

1	Le bruit des banquets était si proche que le vent ramenait parfois, avec d'ignobles odeurs de graisse, la psalmodie ¹ d'un magicien qui semblait provenir de l'immédiat voisinage. - Mais si l'on va les voir, explosa Colombe, si l'on s'interpose, si l'on crie? Elle l'avait presque fait et Paraguaçu, ensommeillée, souleva la tête.
5	- Eh bien, ils te regardent comme si tu voulais attenter à la vie de leur groupe, puisque c'est en y incorporant la force du mort qu'ils espèrent le protéger et le défendre. Et c'est toi qui risques d'être mise à mort. - Il me semble que c'est dans ce cas là que la force... Pay-Lo rit silencieusement mais avec de petits spasmes ² bien longs que Colombe détesta. - Tu me parais bien partie pour suivre les traces des jésuites ³ de Sao Vicente ⁴ . Ils font brûler les villages
10	cannibales; leur principe est qu'il faut tuer les indiens pour les empêcher de tuer! Colombe se tut mais une impatience de nerfs faisait trembler son menton. Elle avait tout à coup envie de s'enfuir. Mais où aller quand le monde dont on vient vous a rejeté et quelle vêtue ⁶ ôter lorsqu'on est nu? - Je comprends ta révolte, souffla doucement Pay-Lo, il faut la conserver intacte. Je voudrais que tu saches que la

15	mienne n'a rien perdu de sa vigueur malgré les années. Et pourtant, je crois sincèrement que si l'on veut faire changer les Indiens, il faut d'abord nous forcer à reconnaître...qu'ils ont raison. Il semblait peser ce mot sur un invisible trébuchet ⁶ .
20	- Vois-tu, Colombe, nous sommes l'un et l'autre nés dans un monde où ce qui est normal, c'est de détruire son ennemi. Les Indiens, eux, se l'incorporent. Ils ont l'admirable qualité de se nourrir de ce qui leur est opposé. Tu jettes quatre notes de musique et ils l'absorbent dans leurs mélodies. Tu poses ton chapeau sur une escabelle et ils s'en font une parure pour la fête. Ils ont appris cela de la forêt où tout se compénètre et se féconde, où ce qui n'est pas dévoré dévore. Rien ne leur est plus étranger que notre esprit agricole qui supprime toutes les espèces pour n'en garder qu'une seule, qui lui est utile. Et ce qu'ils s'interdisent de faire pour les plantes, ils ne le font pas davantage avec les êtres humains.
25	Pay-Lo étendit la main et caressa le front de Colombe. Pour froide et osseuse qu'elle fût, cette chair contre sa chair l'apaisa. Paraguaçu avait tendu la main vers un plat et pétrissait une boulette de manioc. - Il faut accepter qu'ils nous changent, si nous voulons les changer nous-mêmes, dit Pay-Lo. Il était tard pour lui, et, sur ces mots, il se leva péniblement. Une femme le soutint pour qu'il rentrât dans l'obscurité de sa maison.
30	Colombe resta longtemps à rêver, dans la forêt où, les sacrifices accomplis, était revenue peu à peu la paix.

Notes

Personnages

Colombe : personnage principal, plus lucide que son frère **Just**. Arrivée enfant au Brésil, elle va devenir femme et comprendre les Indiens. Elle symbolise l'ouverture vers le Nouveau Monde.

Paraguaçu est une Indienne de leur âge.

Pay-Lo est un Français qui s'est laissé manger par la forêt amazonienne. Il est arrivé au Brésil bien avant Villegagnon et vit en harmonie avec les Indiens. De son nom de baptême : Laurent de Mehun, il a été rebaptisé par les Indiens. La rencontre décisive de Colombe avec Pay-Lo lui fait découvrir des vérités nouvelles, en accord avec sa nature ; c'est parmi les Indiens qu'elle réalise son émancipation.

Vocabulaire

1. **la psalmodie** : récitation d'un texte sur une seule note de musique, souvent à connotation religieuse.

2. **spasmes** : contraction musculaire involontaire cf rires, toux, etc.

3. **jésuites** : congrégation catholique masculine la plus importante de L'Église, fondée au XVI^e siècle par saint Ignace de Loyola. En plus des trois vœux (chasteté, pauvreté, obéissance), ils font allégeance au pape et refusent les distinctions. Ils furent souvent à la tête de l'éducation sous l'ancien régime. Le Pape François est le premier pape jésuite de l'histoire.

4. **Sao Vicente** : seconde île la plus peuplée du Cap-Vert.

5. **vêtire** : vêtements.

6. **trébuchet** : outil de guerre du Moyen-Age à contre-poids pour lancer des projectiles. Mécanisme à bascule. Balance de précision pour peser la monnaie.

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, 1752

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, Lettre 14, 1752

1	Dans les différentes Contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu des Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'humanité, et qui m'inspirerait peut-être autant de mépris pour elles qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connaissais mieux.
5	Une d'entre elles m'occasionna hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le temps que l'assemblée était la plus nombreuse, elle avait déjà parlé à plusieurs personnes sans m'apercevoir ; soit que le hasard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire, en jetant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, et après m'avoir tournée et retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra, après avoir
10	touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher et recommença avec lui l'examen de ma figure. Quoique je répugnasse à la liberté que l'un et l'autre se donnaient, la richesse des habits de la femme, me la faisant prendre pour une <i>Pallas</i> ¹ , et la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un <i>Anqui</i> ² ; je n'osais m'opposer à leur volonté ; mais ce
15	Sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la <i>Pallas</i> , et peut-être par ma retenue, ayant

20	eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise et une indignation qui lui firent connaître que j'étais mieux instruite que lui des lois de l'honnêteté. Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune <i>Sauvage</i>, que celui-ci s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris³ si violents, que sa figure en était contrefaite⁴. Le <i>Cacique</i>⁵ s'en débarrassa, et lui dit, en rougissant, des mots d'un ton si froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouit ; et n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans répliquer et ne revint plus.
----	---

Notes

1- *Pallas*, nom générique des princesses incas

2- *Anqui*, prince du sang. Il fallait une permission de l'Inca, roi, pour porter de l'or sur ses habits, ce qu'il ne permettait qu'aux Princes du Sang Royal.

3- ris, noms utilisés à l'époque pour désigner les rires

4- contrefaite = déformée

5- *Cacique*, sorte de gouverneur de province inca. Ici, Déterville.

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, Lettre 20, 1752

1	Le gouvernement de cet Empire, entièrement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au lieu que le <i>Capa-inca</i> ¹ est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples, en Europe les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets ² ; aussi les crimes et les malheurs viennent tous des besoins mal satisfaits.
5	Le malheur des Nobles en général naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misère réelle. Le commun des hommes ne soutient son état ³ que par ce qu'on appelle commerce, ou industrie, la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent. Une partie du peuple est obligée pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité ⁴ des autres, les effets en sont si bornés ⁵ , qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s'empêcher de mourir.
10	Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or, et par une inconséquence qui blesse les lumières naturelles, et qui impatiente la raison, cette Nation orgueilleuse, suivant les lois d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain, ce qui est nécessaire au soutien de sa vie et de son état : ce Souverain répand ses libéralités ⁶ sur un si petit nombre de ses sujets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu'il y aurait autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.
15	
20	La connaissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables, et de l'indignation contre les Lois. Mais hélas ! que la manière méprisante dont j'entendis parler de ceux qui ne sont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même ! Je n'ai ni or, ni terres, ni industrie ⁷ , je fais nécessairement partie des citoyens de cette ville. Ô ciel ! dans quelle classe dois-je me ranger ?

Notes

1- *Capa-inca* = le roi inca

2- sujets, personnes soumises à l'autorité du souverain, le roi

3- état, rang, classe sociale

4- ici, humanité = charité, aumône

5- bornés = limités

6- libéralités = dons d'or

Un peu plus loin, Lettre 20
Artificialité et faux-semblants

1	Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays me donne en général de la défiance de leurs paroles ; leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richesses. Les meubles que je croyais d'or, n'en ont que la superficie, leur véritable substance est de bois ; de même ce qu'ils appellent politesse a tous les dehors de la vertu, et cache
5	légèrement leurs défauts ; mais avec un peu d'attention, on en découvre aussi aisément l'artifice que celui de leurs fausses richesses.

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, Lettre 33, 1752

1	Il n'est pas surprenant, mon cher Aza, que l'inconséquence soit une suite du caractère léger des Français ; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant et plus de lumières qu'aucune autre nation, ils semblent ne pas apercevoir les contradictions choquantes que les Étrangers remarquent en eux dès la première vue.
5	Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit, que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent, mon cher Aza, et en même-temps ils les méprisent avec un égal excès.
10	La première loi de leur politesse, ou si tu veux de leur vertu (car jusqu'ici je ne leur en ai guère découvert d'autres), regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition, il se couvrirait de honte, et de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisait quelque insulte personnelle. Et cependant l'homme le moins considérable, le moins estimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme ni punition.
15	Si je n'étais assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserais-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà ; nous avons trouvé que la force et le courage dans un sexe, indiquait qu'il devait être le soutien et le défenseur de l'autre, nos Lois y sont conformes ¹ . Ici loin de compatir à la faiblesse des femmes, celles du peuple accablées de travail n'en sont soulagées ni par les lois ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouets
20	de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satire.

Notes

1- Les Lois incas dispensaient les femmes de tout travail pénible.

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, Lettre 34, ajoutée à l'édition de 1752

1	Quand tu sauras qu'ici l'autorité est entièrement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui, par une lâche indifférence, laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd, sans être les plus coupables, ne sont pas les moins dignes d'être méprisés ; mais on ne fait pas assez d'attention
5	à ceux qui, par l'exemple d'une conduite vicieuse et indécente, entraînent leurs femmes dans le dérèglement, ou par dépit ou par vengeance.
	Et en effet, mon cher Aza, comment ne seraient-elles pas révoltées contre l'injustice des lois

10	qui tolèrent l'impunité des hommes, poussée au même excès que par leur autorité ? Un mari, sans craindre aucune punition, peut avoir pour sa femme les manières les plus rebutantes, il peut dissiper en prodigalités, aussi criminelles qu'excessives, non seulement son bien, celui des enfants, mais même celui de la victime qu'il fait gémir par l'indigence, par une avarice pour les dépenses honnêtes, qui s'allie très communément ici avec la prodigalité. Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une légère infidélité, en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggère. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les
15	liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, et que dans la suite les femmes seules y doivent être assujetties. Je pense et je sens que ce serait les honorer beaucoup de les croire capables de conserver de l'amour pour leur mari, malgré l'indifférence et les dégoûts dont la plupart sont accablées. Mais qui peut résister au mépris ?
20	Le premier sentiment que la nature a mis en nous, est le plaisir d'être, et nous le sentons plus vivement et par degrés à mesure que nous apercevons du cas que l'on fait de nous.

Un peu plus loin, sur l'éducation des filles

Tout est axé sur le paraître. Mme de Graffigny se fait moralisatrice, elle tend à condamner les défauts moraux de sa société.

1	Régler les mouvements du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur, sont les points essentiels de l'éducation. C'est sur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles que les parents se glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de se pénétrer de confusion pour une faute commise contre la bonne grâce : ils ne leur disent pas que la
5	contenance honnête n'est qu'une hypocrisie, si elle n'est l'effet de l'honnêteté de l'âme. On excite sans cesse en elles ce méprisable amour-propre, qui n'a d'effet que sur les agréments extérieurs. On ne leur fait pas connaître celui qui forme le mérite, et qui n'est satisfait que par l'estime. On borne la seule idée qu'on leur donne de l'honneur à n'avoir point d'amants, en leur
10	présentant sans cesse la certitude de plaire pour récompense de la gêne et de la contrainte qu'on leur impose ; et le temps le plus précieux pour former l'esprit est employé à acquérir des talents imparfaits dont on fait peu d'usage dans la jeunesse, et qui deviennent ridicules dans un âge plus avancé.
15	Mais ce n'est pas tout, mon cher Aza, l'inconséquence des Français n'a point de bornes. Avec de tels principes ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connaître; ils ne leur donnent pas même une idée juste des termes qui les désignent. Je tire tous les jours plus d'éclaircissement qu'il ne m'en faut là-dessus dans les entretiens que j'ai avec de jeunes personnes dont l'ignorance ne me cause pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vu jusqu'ici.

Encore un peu plus loin, sur la vanité de la vie des femmes, leur oisiveté

1	Elles ne sont pas mieux instruites sur la connaissance du monde, des hommes et de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle ; il est rare qu'elles la parlent correctement, et je ne m'aperçois pas sans une extrême surprise que je suis à présent plus savante qu'elles à cet égard.
5	C'est dans cette ignorance que l'on marie les filles, à peine sorties de l'enfance. Dès-lors il semble, au peu d'intérêt que les parents prennent à leur conduite, qu'elles ne leur appartiennent plus. La plupart des maris ne s'en occupent pas davantage. Il serait encore temps de réparer les défauts de la première éducation ; on n'en prend pas la peine.

10	Une jeune femme, libre dans son appartement, y reçoit sans contrainte les compagnies qui lui plaisent. Ses occupations sont ordinairement puériles, toujours inutiles, et peut-être au-dessous de l'oisiveté. On entretient son esprit tout au moins de frivolités malignes ou insipides, plus propres à la rendre méprisable que la stupidité même. Sans confiance en elle, son mari ne cherche point à la former au soin de ses affaires, de sa famille et de sa maison.
15	Elle ne participe au tout de ce petit univers que par la représentation. C'est une figure d'ornement, pour amuser les curieux ; aussi, pour peu que l'humeur impérieuse se joigne au goût de la dissipation, elle donne tous les travers, passe rapidement de l'indépendance à la licence, et bientôt elle arrache le mépris et l'indignation des hommes, malgré leur penchant et leur intérêt à tolérer les vices de la jeunesse en faveur de ses agréments.

III. Redécouvrir sa propre langue

« Elles ne sont pas mieux instruites sur la connaissance du monde, des hommes et de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle ; il est rare qu'elles la parlent correctement, et je ne m'aperçois pas sans une extrême surprise que je suis à présent plus savante qu'elles à cet égard. », Lettre 34

A. réapprendre sa propre langue, la langue comme vecteur d'émancipation

Définir son environnement

de la découverte du vaisseau, du miroir ou de la calèche

Lettre 3

le vaisseau, « la maison flottante »

1	Quoique la nuit fût fort obscure, on me fit faire un si long trajet, que succombant à la fatigue, on fut obligé de me porter dans une maison dont les approches, malgré l'obscurité, me parurent extrêmement difficiles.
5	Je fus placée dans un lieu plus étroit et plus incommode que n'était ma prison. Ah, mon cher Aza ! pourrais-je te persuader ce que je ne comprends pas moi-même, si tu n'étais assuré que le mensonge n'a jamais souillé les lèvres d'un enfant du Soleil** !
10	Cette maison, que j'ai jugé être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenait ; cette maison comme suspendue, et ne tenant point à la terre, était dans un balancement continu. Il faudrait, ô lumière de mon esprit, que <i>Ticaiviracocha</i> * eût comblé mon âme comme la tienne de sa divine science, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connaissance que j'en ai, est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes : car quelques moments après que j'y fus entrée, son mouvement continu, joint à une odeur malfaisante, me causèrent un mal si violent, que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'était que le commencement de mes peines.

*Divinité fondatrice des Incas.

**Il passait pour constant qu'un Péruvien n'avait jamais menti.

Lettre 6

ce qu'il y a autour de « la maison flottante », la mer, « ce terrible élément dont la vue seule fait frémir »

1	On m'a enfin permis de me lever, j'ai profité avec empressement de cette liberté ; je me suis traînée à une petite fenêtre, je l'ai ouverte avec la précipitation que m'inspirait ma vive curiosité. Qu'ai-je vu ? Cher Amour de ma vie, je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excès de mon étonnement, et le mortel désespoir qui m'a saisie en ne découvrant
5	autour de moi que ce terrible élément dont la vue seule fait frémir. Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée sur le mouvement incommode de notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes, dont les Espagnols se sont servis pour

	atteindre jusqu'à nos malheureuses Contrées, et dont on ne m'avait fait qu'une description très-imparfaite.
--	---

Lettre 10

le miroir, « une résistance impénétrable, où je voyais une figure humaine se mouvoir », « machine qui double les objets », lettre 15, p 84, où périphrase pour désigner les ciseaux, « petits outils d'un métal fort dur [...] d'une forme tranchante (qui) servent à diviser toutes sortes d'étoffes »

1	À peine étions-nous sortis de la maison flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la Mer. Le peuple qui nous suivait en foule, me paraît être de la même Nation que le <i>Cacique</i> *, et les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles des villes du Soleil : si celles-là les surpassent en beauté par la richesse de leurs ornements, celles-ci sont fort au-
5	dessus par les prodiges dont elles sont remplies. En entrant dans la chambre où <i>Déterville</i> m'a logée, mon cœur a tressailli ; j'ai vu dans l'enfoncement une jeune personne habillée comme une Vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle surprise, mon cher Aza, quelle surprise extrême, de ne trouver qu'une
10	résistance impénétrable, où je voyais une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu ! L'étonnement me tenait immobile les yeux attachés sur cette ombre, quand <i>Déterville</i> m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupait toute mon attention : je le touchais, je lui parlais, et je le voyais en même temps fort près & fort loin de moi.
15	Ces prodiges troublent la raison, ils offusquent le jugement ; que faut-il penser des habitants de ce pays ? Faut-il les craindre, faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus. Le <i>Cacique</i> m'a fait comprendre que la figure que je voyais, était la mienne ; mais de quoi cela m'instruit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza ; les moins habiles de cette Contrée sont plus savants que tous nos <i>Amautas</i> **.

* *Cacique*, sorte de gouverneur de province, au Pérou

***Amautas*, savants, philosophes, en quechua (langue parlée par les Incas.

Lettre 12

la calèche, « une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité », « maison flottante » terrestre

1	À peine eus-je passé la dernière porte de la maison, qu'il m'aida à monter un pas assez haut, et je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité ; mais nous y fûmes assis fort à l'aise, le <i>Cacique</i> , la <i>China</i> et moi ; ce petit endroit est agréablement meublé, une fenêtre de chaque côté l'éclaire suffisamment, mais il n'y a pas
5	assez d'espace pour y marcher. Tandis que je le considérais avec surprise, et que je tâchais de deviner pourquoi <i>Déterville</i> nous enfermait si étroitement (ô, mon cher Aza ! que les prodiges sont familiers dans ce pays) je sentis cette machine ou cabane (je ne sais comment la nommer) je la sentis se mouvoir et changer de place ; ce mouvement me fit penser à la maison flottante : la frayeur me saisit ; le
10	<i>Cacique</i> attentif à mes moindres inquiétudes me rassura en me faisant regarder par une des fenêtres, je vis (non sans une surprise extrême) que cette machine suspendue assez près de la terre, se mouvoir par un secret que je ne comprenais pas. <i>Déterville</i> me fit aussi voir que plusieurs <i>Hamas</i> * d'une espèce qui nous est inconnue, marchaient devant nous et nous traînaient après eux ; il faut, ô lumière de mes jours, un génie
15	plus qu'humain pour inventer des choses si utiles et si singulières ; mais il faut aussi qu'il y ait

20	dans cette Nation quelques grands défauts qui modèrent sa puissance, puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde entier. Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuse machine, nous n'en sortons que la nuit pour reprendre du repos dans la première habitation qui se rencontre, & je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes j'ai goûté pendant ce voyage des plaisirs qui m'étaient inconnus. Renfermée dans le Temple dès ma plus tendre enfance, je ne connaissais pas les beautés de l'univers ; tout ce que je vois me ravit & m'enchanté.
----	---

*animaux, nom générique des bêtes en quechua

Apprendre le français

De la lettre 1 à 18, Zilia utilise ses quipos, sortes d'attrapes rêves qui lui permettent de fixer ses pensées. En faisant ses « nœuds », elle s'adresse à Aza, son prince supposé resté au Pérou. Ces quipos tiennent lieu de lettres dans la fiction. La lettre 18 est la 1ère lettre écrite en français. A partir de là, périphrase et mots péruviens se font plus rares.

Lettre 4

Le passage des mains des Espagnols aux mains françaises, deux langues qui vont trop vite.

1	Hélas, je croyais déjà entendre quelques mots des Sauvages Espagnols, j'y trouvais des rapports avec notre auguste langage ; je me flattais qu'en peu de temps je pourrais m'expliquer avec eux ; loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix.
5	Tout me fait juger qu'ils ne sont pas de la même Nation ; et à la différence de leur manière, et de leur caractère apparent, on devine sans peine que <i>Pachacamac</i> leur a distribué dans une grande disproportion les éléments dont il a formé les humains. L'air grave et farouche des premiers fait voir qu'ils sont composés de la matière des plus durs métaux ; ceux-ci semblent s'être échappés des mains du Créateur au moment où il n'avait encore assemblé pour leur
10	formation que l'air et le feu : les yeux fiers, la mine sombre et tranquille de ceux-là, montraient assez qu'ils étaient cruels de sang froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé. Le visage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empressement répandu sur leurs actions et qui paraît être de la bienveillance, prévient en leur faveur, mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui suspendent mon jugement.

Lettre 16

Déterville lui fait donner des cours de français.

1	Si je trouve à présent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la suite me les rappeler sans un secours étranger ? On m'en offre un, il est vrai, mais l'exécution en est si difficile, que je la crois impossible.
5	Le <i>Cacique</i> m'a amené un Sauvage de cette Contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de sa langue, et de la méthode de donner une sorte d'existence aux pensées. Cela se fait en traçant avec une plume des petites figures que l'on appelle <i>Lettres</i> , sur une matière blanche et mince que l'on nomme <i>papier</i> ; ces figures ont des noms, ces noms mêlés ensemble représentent les sons des paroles ; mais ces noms et ces sons me paraissent si peu distincts les uns des autres, que si je réussis un jour à les entendre, je suis bien assurée que ce ne sera pas
10	sans beaucoup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne incroyables pour m'instruire, je m'en donne bien davantage pour apprendre ; cependant je fais si peu de progrès que je renoncerais à l'entreprise, si je savais qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton sort & du mien.

Lettre 18

La langue comme outil nécessaire de connaissance.

1	À peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interprètes de ma tendresse.
5	Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher, que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce sentiment toutes les sortes d'existences qu'il peut avoir ! Je voudrais le tracer sur le plus dur métal, sur les murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes les langues.
10	Hélas ! que la connaissance de celle dont je me sers à présent m'a été funeste, que l'espérance qui m'a portée à m'en instruire était trompeuse ! À mesure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'est offert à mes yeux. Les objets ont pris une autre forme, chaque éclaircissement m'a découvert un nouveau malheur.

Lettre 19

Quand la difficulté d'écrire est mise en abîme du travail d'écrivain.

1	Je suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un temps infini pour former très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'ai retracé avec peine à mon souvenir ; je recommence, je ne fais pas mieux, et
5	cependant je continue.
10	J'y trouverais plus de facilité, si je n'avais à te peindre que les expressions de ma tendresse ; la vivacité de mes sentiments aplanirait toutes les difficultés. Mais je voudrais aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrais que tu n'ignorasses aucune de mes actions ; néanmoins elles sont depuis longtemps si peu intéressantes, et si uniformes, qu'il me serait impossible de les distinguer les unes des autres.

Lettre 20

Les livres.

1	Je dois une partie de ces connaissances à une sorte d'écriture que l'on appelle <i>Livre</i> ; quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me sont fort utiles, j'en tire des notions, Céline m'explique ce qu'elle en sait, et j'en compose des idées que je crois justes.
5	Quelques-uns de ces Livres apprennent ce que les hommes ont fait, et d'autres ce qu'ils ont pensé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaisir que je trouverais à les lire, si je les entendais mieux, ni le désir extrême que j'ai de connaître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Puisqu'ils sont à l'âme ce que le Soleil est à la terre, je trouverais avec eux toutes les lumières, tous les secours dont j'ai besoin, mais je ne vois nul espoir
10	d'avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire ; à peine avait-elle pensé que les Livres fussent faits par les hommes, elle ignore leurs noms, et même s'ils vivent encore.
15	Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux ouvrages, je te les expliquerai dans notre langue, je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à ce que j'aime. Hélas ! Le pourrai-je jamais ?

B. sentimentalisme et tragédie

Lettre 4

1	Quel que soit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le désespoir l'éteint. Le mépris que la nature semble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord ; ensuite l'impossibilité de nous en délivrer, nous prouve une insuffisance si humiliante, qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-même.
5	Je ne vis plus en moi ni pour moi ; chaque instant où je respire, est un sacrifice que je fais à ton amour, et de jour en jour il devient plus pénible ; si le temps apporte quelque soulagement au mal qui me consume, loin d'éclaircir mon sort, il semble le rendre encore plus obscur. Tout ce qui m'environne m'est inconnu, tout m'est nouveau, tout intéresse ma curiosité, et rien ne peut la satisfaire. En vain, j'emploie mon attention et mes efforts pour entendre, ou pour être
10	entendue ; l'un et l'autre me sont également impossibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la source, en dérobant à mes yeux l'impression qu'ils recevaient des objets : je m'obstinai quelque temps à les fermer ; mais les ténèbres volontaires auxquelles je m'étais condamnée, ne soulageaient que ma modestie. Blessée sans cesse à la vue de ces hommes, dont les services et les secours sont autant de supplices, mon âme n'en était pas moins agitée ;
15	renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étaient que plus vives, et le désir de les exprimer plus violent. D'un autre côté l'impossibilité de me faire entendre, répandait sur mes organes un tourment non moins insupportable que des douleurs qui auraient une réalité plus apparente. Que cette situation est cruelle !

Lettre 10

Quand elle s'aperçoit que le navire l'éloigne encore davantage du Pérou.

1	Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funestes sont entrées dans mon âme avec cette affreuse connaissance ? Je suis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne respire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je suis, si je t'aime, si j'existe ; la destruction de mon être ne paraîtra pas même un événement assez considérable pour être porté
5	jusqu'à toi. Cher Arbitre de mes jours, de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait insupportable dont je ne veux plus jouir ; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.
	Je perds ce que j'aime ; l'univers est anéanti pour moi ; il n'est plus qu'un vaste désert que je remplis des cris de mon amour ; entends-les, cher objet de ma tendresse, sois-en touché,
10	permets que je meure... Quelle erreur me séduit ! Non, mon cher Aza, non, ce n'est pas toi qui m'ordonnes de vivre, c'est la timide nature, qui, en frémissant d'horreur, emprunte ta voix plus puissante que la sienne pour retarder une fin toujours redoutable pour elle ; mais c'en est fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ses regrets... Que la Mer abîme à jamais dans ses flots ma tendresse malheureuse, ma vie et mon désespoir.

C. importance de la nature, pré-romantisme et utopie amicale

Lettre 12

Vision des beautés de la nature, toute romantique, au sortir de la calèche, lors des pauses durant le trajet qui les mènent à Paris.

1	Les campagnes immenses, qui se changent et se renouvellent sans cesse à des regards attentifs emportent l'âme avec plus de rapidité que l'on ne les traverse. Les yeux sans se fatiguer parcourent, embrassent et se reposent tout à la fois sur une variété infinie d'objets admirables : on croit ne trouver de bornes à sa vue que celles du monde
---	--

5	entier ; cette erreur nous flatte, elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, et semble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles.
10	À la fin d'un beau jour, le Ciel n'offre pas un spectacle moins admirable que celui de la terre ; des nuées transparentes assemblées autour du Soleil, teintes des plus vives couleurs, nous présentent de toutes parts des montagnes d'ombre et de lumière, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes.
15	Le <i>Cacique</i> a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante pour me laisser contempler à loisir les merveilles qu'il me voyait admirer.
20	Que les bois sont délicieux, ô mon cher Aza ! si les beautés du Ciel & de la terre nous emportent loin de nous par un ravissement involontaire, celles des forêts nous y ramènent par un attrait intérieur, incompréhensible, dont la seule nature a le secret. En entrant dans ces beaux lieux, un charme universel se répand sur tous les sens & confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir ; les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre, et semblent frapper le sentiment aussi-tôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat ; l'air même sans être aperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe.

Lettre 27

Bonté de Zilia et importance de ses croyances ; elle offre des présents à partir du coffre de trésors que lui fait parvenir Déterville qui les a récupérés du vaisseau espagnol.

1	Tandis que je parlais, je remarquai que Céline regardait attentivement deux Arbustes d'or chargés d'oiseaux et d'insectes d'un travail excellent ; je me hâtai de les lui présenter avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de Coquillages de Poissons et de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.
5	Je choisis ensuite plusieurs Idoles des nations vaincues* par tes ancêtres, et une petite Statue** qui représentait une Vierge du Soleil, j'y joignis un tigre, un lion et d'autres animaux courageux, et je la priai de les envoyer à Déterville. Écrivez-lui donc, me dit-elle, en souriant, sans une Lettre de votre part, les présents seraient mal reçus.
10	J'étais trop satisfaite pour rien refuser, j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnaissance, et lorsque Céline fut sortie, je distribuai des petits présents à sa <i>China</i> , et à la mienne, j'en mis à part pour mon Maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner.
15	Ce n'a pas été sans choix, mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton souvenir, n'est point sorti de mes mains.
20	La chaise d'or*** que l'on conservait dans le Temple, pour le jour des visites du <i>Capa-Inca</i> ton auguste père, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me représente ta grandeur et la majesté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du Temple par les perfides Espagnols, suspendue au-dessus excite ma vénération, je me prosterne devant elle, mon esprit l'adore, et mon cœur est tout à toi.
25	Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande et pour gage de la foi que tu m'avais jurée, placés aux deux côtés du Trône, me rappellent sans cesse tes tendres serments. Des fleurs****, des oiseaux répandus avec symétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en raccourci l'image de ces magnifiques jardins, où je me suis si souvent entretenue de ton idée.
	Mes yeux satisfaits ne s'arrêtent nulle part sans me rappeler ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui fera jamais la vie de ma vie.
	<i>Fin de la première partie.</i>

Notes

*Les Incas faisaient déposer dans le Temple du Soleil les Idoles des peuples qu'ils soumettaient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avaient eux-mêmes, puisque l'Inca *Huayna* consulta l'Idole de Rimace. *Hist. des Incas Tom. 1. pag. 350.*

**Les Incas ornaient leurs maisons de Statues d'or de toute grandeur, & même de gigantesques.

***Les Incas ne s'asseyaient que sur des sièges d'or massif.

****Les jardins du Temple et ceux des Maisons Royales étaient remplis de toutes sortes d'imitations en or et en argent. Les Péruviens imitaient jusqu'à l'herbe appelée *Mays*, dont ils faisaient des champs tout entiers.

Lettre 41

Tableau utopique d'un bonheur partagé dans l'amitié.

1	C'est en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma
	bonne foi trahie ne dégage pas mes serments ; plutôt au ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat ! mais
5	quand je l'oublierais, fidèle à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un
	bien qui lui fut cher ; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés : je puis guérir de ma
	passion, mais je n'en aurai jamais que pour lui : tout ce que l'amitié inspire de sentiments sont
	à vous, vous ne la partagerez avec personne, je vous les dois. Je vous les promets ; j'y serai
	fidèle ; vous jouirez au même degré de ma confiance et de ma sincérité ; l'une et l'autre seront
10	sans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de sentiments vifs et délicats
	tournera au profit de l'amitié. Je vous laisserai voir avec une égale franchise le regret de n'être
	point née en France, et mon penchant invincible pour Aza ; le désir que j'aurais de vous
	devoir l'avantage de penser ; et mon éternelle reconnaissance pour celui qui me l'a procuré.
	Nous lirons dans nos âmes : la confiance sait aussi-bien que l'amour donner de la rapidité au
	temps. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante et d'en chasser ennui.
15	Vous me donnerez quelque connaissance de vos sciences et de vos arts ; vous goûterez le
	plaisir de la supériorité ; je le reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous
	n'y connaissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant, vous jouirez de
	votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple amitié, & je
	me trouverai heureuse d'y réussir.
20	Céline en nous partageant sa tendresse répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourrait y
	manquer : que nous resterait-il à désirer ?
	Vous craignez en vain que la solitude n'altère ma santé. Croyez-moi, Déterville, elle ne
	devient jamais dangereuse que par l'oisiveté. Toujours occupée, je saurai me faire des plaisirs
	nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide.
25	Sans approfondir les secrets de la nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il pas
	suffisant pour varier et renouveler sans cesse des occupations toujours agréables ? La vie
	suffit-elle pour acquérir une connaissance légère, mais intéressante de l'univers, de ce qui
	m'environne, de ma propre existence ?
30	Le plaisir d'être ; ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains ; cette pensée si
	douce, ce bonheur si pur, <i>je suis, je vis, j'existe</i> , pourrait seul rendre heureux, si l'on s'en
	souvenait, si l'on en jouissait, si l'on en connaissait le prix.
	Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiser les ressources de notre âme, et les
	bienfaits de la nature. Renoncez aux sentiments tumultueux destructeurs imperceptibles de
	notre être ; venez apprendre à connaître les plaisirs innocents et durables, venez en jouir avec
35	moi, vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes sentiments tout ce qui peut
	vous dédommager de l'amour.